

H. CORBES

La Vie et l'Œuvre de François VALLÉE

Grammairien et Philologue breton

EXTRAIT DES MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION
DES COTES-DU-NORD



LES PRESSES BRETONNES — SAINT-BRIEU

1960

La Vie et l'Œuvre de François VALLÉE

Grammairien et Philologue Breton

A la date à laquelle paraîtra cette étude, il y aura cent ans environ que naquit tout près de Belle-Isle-en-Terre, celui que l'on peut considérer à juste titre comme le plus éminent des grammairiens de la langue bretonne. En raison de ce centenaire, et aussi du fait que ce grand savant fit d'importantes communications à la Société d'Emulation, il m'a paru opportun de retracer ici les grandes lignes de sa vie et de son œuvre, que l'on ne peut d'ailleurs pas séparer, car toute son existence fut uniquement consacrée à ce que l'on pourrait appeler la « Défense et l'Illustration de la langue bretonne ».

Il est rare de rencontrer une vie aussi dépourvue d'aventures, et en même temps pleine de pensée et d'action, et profondément efficace, que celle de cet homme qui fut toujours un humble, un modeste, qui ne se mit jamais en avant, ne bénéficia d'aucune distinction officielle, et qui, cependant, par la seule vertu d'une intelligence lumineuse, d'un cœur d'apôtre et d'un travail acharné, dirigé vers un seul but, eut une influence considérable sur le mouvement des études bretonnes et celtiques pendant plus d'un demi-siècle, influence que l'on ne saurait comparer qu'à celle qu'eut au siècle précédent Hersart de la Villemarqué, à cette différence près que Vallée fut, à l'inverse de son illustre prédécesseur, beaucoup moins un homme d'imagination qu'un savant précis et méticuleux, rompu aux disciplines de la philologie moderne et aux méthodes rigoureuses de l'investigation scientifique.

C'est le 26 septembre 1860 qu'Adolphe-François-Marie Vallée est né à la papeterie de Locmaria, sise en la commune de Plounevez-Moédec, en réalité beaucoup plus proche de la petite ville de Belle-Isle-en-Terre. Son père, Adolphe Vallée, né à Morlaix, y dirigeait cet important établissement industriel, et fut pendant dix-sept ans maire de Belle-Isle. La famille, non bretonne d'origine, était établie en Bretagne depuis le XVIII^e siècle (1). Sa mère,

(1) M. Boca, neveu de l'écrivain, a bien voulu me communiquer le contrat d'apprentissage du métier d'orfèvre passé à Morlaix le 9 septembre 1773 par François Vallée, arrière-grand-père du savant philologue.

née Laure Trévédy, était fille d'un notaire de Châtelaudren. François — nous l'appellerons par son prénom usuel — était l'un des aînés d'une belle famille de onze enfants.

Chétif et maladif, il donna bien des inquiétudes à ses parents. L'un de ses frères, M. *Armand Vallée*, l'un des doyens de notre ville dont il fut adjoint au Maire, me racontait qu'à l'occasion d'une des maladies qui mirent les jours de François en danger, la famille avait demandé au clergé de Plounévez-Moédec l'autorisation de faire la cérémonie funèbre à Belle-Isle, plus proche de l'usine... On s'était un peu trop pressé, car le jeune malade devait atteindre presque sa quatre-vingt-dixième année.

Ses premières études furent assez décousues en raison de son état de santé déficient. Il ne put fréquenter régulièrement l'école de l'endroit et eut un précepteur en la personne de l'abbé Durand, excellent homme, un tantinet original, qui devait finir sa carrière ecclésiastique comme recteur de Trédrez. Plus tard François fut élève de l'École Saint-Charles à Saint-Brieuc, mais avec des intermittences dues à sa santé.

Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'il n'ait été reçu qu'assez tard au baccalauréat, à l'âge de 24 ans, le 15 septembre 1884 avec d'ailleurs la mention Bien. (Il avait passé avec succès la première partie le 2 août 1883 (2). Il prépara ensuite sa licence ès lettres (philosophie) et fut reçu le 27 novembre 1885 avec la mention Assez Bien (3). Un moment, il pensa faire une carrière dans l'enseignement, et enseigna quelque temps au Collège Saint-Vincent de Rennes (4), mais la maladie l'obligea encore à interrompre tout travail fatigant, et il rentra dans sa famille, occupant ses loisirs à des études de chimie (il avait installé un petit laboratoire) et à l'étude du breton.

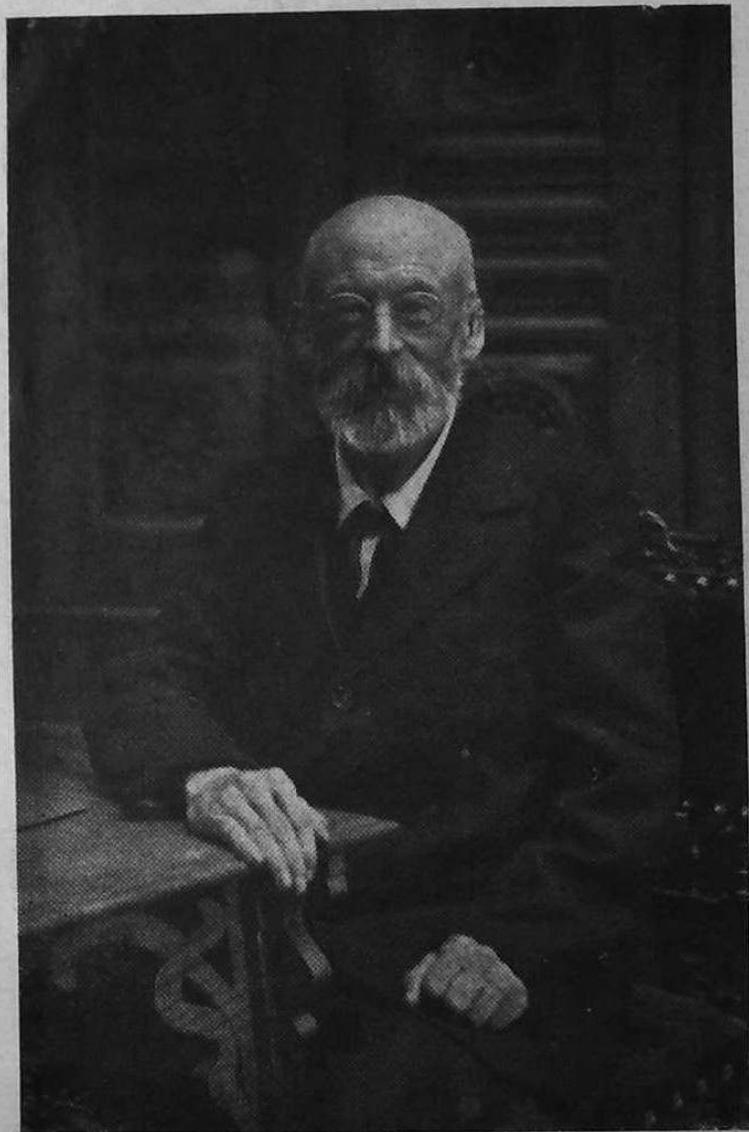
Comment avait-il été amené à s'intéresser à la vieille langue celtique ? Sa langue maternelle fut le français. Sa mère, venue des confins du pays gallot et de la Basse-Bretagne, ignorait le breton. Son père le connaissait assez bien pour parler à son nombreux personnel qui, à cette époque, ignorait le français. Mais ce fut toujours le français qui fut parlé à la table de famille.

Cependant les loisirs forcés que donnait à François Vallée

(2) Renseignements obligeamment communiqués par M. le chanoine Falc'hun, professeur de Celtique à l'Université de Rennes.)

(3) Voici ses notes : Ecrit : Composition française 16 1/2 ; Composition Latine 13 ; Philosophie 15 ; Histoire de la Philosophie 17 ; Oral : Auteurs français 14 1/2 ; Auteurs latins 14 1/2 ; Auteurs grecs 9 ; Histoire 28 ; Histoire de la Philosophie 15. Total général : 142.

(4) M. le chanoine Falc'hun et moi-même n'avons pas pu retrouver les dates de cet enseignement.



M. FRANÇOIS VALLÉE

son absence de l'école lui permettaient de passer pas mal de temps en compagnie des enfants de son âge, en particulier des fils des ouvriers de l'usine lesquels, en dépit des punitions infligées alors par les instituteurs tant laïques qu'ecclésiastiques aux écoliers surpris en train de parler breton, ne s'exprimaient qu'en cette langue, au moins dès qu'ils avaient quitté l'école.

Il dut également se pencher sur quelques ouvrages théoriques lesquels aux environs de 1870 se bornaient à la vieille *Grammaire Celto-bretonne* de *Le Gonidec* (1807) et à ses Dictionnaires, ainsi qu'aux ouvrages récemment parus du *colonel Troude* (5). A cette époque la littérature bretonne n'était pas non plus très riche, en dehors des ouvrages de piété ; il est vrai que les œuvres de *La Villemarqué*, de *Luzel*, de *Brizeux* et de quelques autres compensaient par leur haute valeur littéraire leur volume relativement peu considérable.

Un homme dut également avoir une influence sur la formation bretonne de *François Vallée*, je veux parler du professeur *Emile Ernault* (6) (1852-1938), né à *Saint-Brieuc*, qui, avant d'être professeur de grec à la *Faculté des Lettres de Poitiers*, et de devenir un celtisant renommé, avait débuté comme professeur d'anglais et d'allemand à l'*Ecole Saint-Charles*, et y eut comme élève le futur grammairien auquel il dut insuffler son amour de la langue bretonne et communiquer sa science déjà grande en cette matière. L'éminent professeur, que j'ai bien connu pendant ses dernières années, aimait à rappeler que *François Vallée* avait été son élève, bien qu'âgé seulement de huit ans de moins que lui.

Il ne faut pas non plus oublier qu'à l'époque à laquelle *Vallée* étudiait à l'*Université de Rennes*, le grand celtisant *Joseph Loth*

(5) Et aussi la *Grammaire bretonne* de l'*Abbé Hingant* (Tréguier 1868) et la *Grammaire du dialecte de Vannes* de l'*Abbé Guillome* (1836).

(6) *Emile Ernault*, né à *St-Brieuc* le 24 juillet 1852, fit ses études primaires à l'*Ecole Mutuelle*, ses études classiques à l'*Ecole Saint-Charles* où il enseigna ensuite l'anglais et l'allemand, tout en préparant sa licence ès-lettres, en attendant d'aller à Paris comme élève boursier de l'*Ecole Pratique des Hautes Etudes*, patroné par *Gaidoz* qui y enseignait (et avait fondé en 1870 la *Revue Celtique*) et par *Michel Bréhaut*, l'introducteur de la linguistique en France. Il suivit également les cours de *D'Arbois de Jubainville* au Collège de France, et collabora avec *La Villemarqué* aux dernières œuvres de ce dernier. N'ayant pu, à cause de l'opposition du Doyen Himly, présenter une thèse de celtique pour le doctorat ès-lettres, il dut se rabattre sur un sujet de philologie grecque, et devint professeur de grec à la *Faculté des Lettres de Poitiers* jusqu'à sa retraite en 1922. Il se fixa alors à *Saint-Brieuc* et y mourut en 1938 à l'âge de 85 ans. Outre de nombreux articles dans des revues sur la langue bretonne, des éditions d'anciens textes moyens bretons (le *Miroir de la mort*, *La Vie de Ste Barbe*, etc.) on lui doit un *Vocabulaire breton-français* et un recueil de fables (*Mojennou brezonek*) illustré par sa fille, *Mme Laigneau*, la distinguée artiste briochine.

y enseignait le grec, en attendant qu'une chaire de celtique y fût créée.

Quoi qu'il en soit, le jeune homme rentré au foyer paternel ne perdit pas son temps pour l'étude du breton. Malgré sa complexion chétive, il était ami des sports et était un fervent de la bicyclette alors à ses débuts, ce qui lui permettait de faire de grandes randonnées dans les campagnes de Basse-Bretagne, de causer avec les paysans, d'enrichir chaque jour son vocabulaire, et sa connaissance pratique de la langue, de comparer les différences dialectales qui se manifestent non seulement du Léon au Trégor ou à la Cornouaille, mais parfois d'une bourgade à l'autre. Peut-être commençait-il déjà, comme il le fit plus tard, à établir tout un système de fiches où il notait tous les termes intéressants et peu usités qu'il entendait.

Vers 1890, son père se retirait des affaires et venait s'installer à Saint-Brieuc dans la maison du n° 37 de la rue Saint-Benoît. Il décédait en 1894 ; mais son fils, qui devait demeurer célibataire toute sa vie, resta auprès de sa mère qui ne mourut qu'en 1922.

C'est en 1895 que, sauf erreur, le nom de François apparaît pour la première fois dans une publication importante, le volume de l'Association Bretonne qui contient de lui un rapport sur « *La Langue Bretonne et les Ecoles. Exclusion systématique du breton de l'enseignement primaire* ».

C'est peu après que, par l'intermédiaire de son jeune frère Olivier, alors élève de l'Ecole Saint-Charles, il fait la connaissance d'un condisciple de ce dernier, *François Jaffrenou*, qui fut plus tard célèbre comme barde sous le nom de *Taldir*. Tous les jeudis, le futur président du Gorsedd des Bardes venait chez François Vallée, devenu son correspondant (7).

C'est de concert avec Jaffrenou que notre celtisant obtint du Supérieur de l'Ecole Saint-Charles, l'abbé Lebon, de la Société de Marie, l'autorisation d'ouvrir, vers la rentrée d'octobre 1896, un cours facultatif de breton, sous réserve de l'approbation de l'évêché, laquelle fut aisément obtenue de *Mgr Fallières*. Ce cours qui compta au début douze élèves, « les douze apôtres » (8)

(7) Voir : *Taldir, Eur C'rennard, eun Diskard, eur Soudard*, Ed. Armo-rica, 1942.

(8) Ils n'étaient que neuf le premier jour : Louis Le Borgne, Louis Coniac, Louis Gautier, Joseph Guyot, François Jaffrennou, Jules Ollivier-Henry, futur professeur à l'Ecole St-Charles, François La Page, Olivier Sagory et Olivier Vallée. Bientôt se joignirent à eux Poupiquet, Savidan et Simoneau, ce qui porta le petit groupe à douze (*Taldir, op. cit.*, p. 59).

existait encore, si mes souvenirs personnels sont exacts, aux environs de 1910.

Puis, grâce à l'obligeance de l'abbé *Delangle*, directeur de l'hebdomadaire *La Croix des Côtes-du-Nord*, Vallée put faire paraître chaque semaine, à partir du 23 août 1896, une page en breton dans ce journal (9). Mais bientôt il voulut avoir un journal entièrement rédigé en breton, et le 16 janvier 1897, paraissait *Kroaz ar Vretoned*, vaillante petite feuille hebdomadaire, qui, d'abord sur deux pages, puis sur quatre, continua d'être imprimée jusqu'en 1920, époque à laquelle les circonstances économiques nées de la première guerre mondiale obligèrent à cesser sa publication. Pendant vingt-deux ans, Vallée devait y consacrer le plus clair de son temps et de sa modeste aisance ; il y mit tout son cœur, toute son âme. C'est lui qui rédigeait le plus grand nombre des articles, sur les sujets les plus divers, ce que lui permettait son savoir vraiment encyclopédique. Il eut, d'ailleurs quelques collaborateurs bénévoles dévoués (10).

L'exemple des cours de breton fut suivi, et en 1897, un autre celtisant, l'abbé *Leclerc* en ouvrait un au Collège de Guingamp (11).

En même temps, Vallée et son ami *Jaffrenou* s'initiaient à la langue galloise, sœur du breton, en commençant par un catéchisme et un livre de messe que leur envoya un Jésuite irlandais, le Père *John Hayde* qui vivait à Cardiff. Ils firent ensuite venir de la librairie *Hughes*, de Wrexham, la Grammaire galloise de *Rowland*, dont je garde précieusement l'exemplaire de Vallée, et divers livres d'études. Ils s'abonnaient également à la revue « *Cymru'r Plant* ». Vallée attachera toujours une importance considérable à l'étude du gallois, très proche du breton mais qui, plus favorisé du sort, a eu l'avantage d'avoir une littérature ancienne conservée jusqu'à nos jours (12) et une littérature mo-

(9) C'est là que parut le 8 novembre 1896 le premier poème de *Taldir* : *Va Zelenn* (*op. cit.* p. 57).

(10) *Taldir* donne les noms ou pseudonymes de quelques-uns de ces premiers pionniers : *Charles Gwennou*, *Gab Liskildry*, *Bugel St Neria*, *Bugel Sant Gakez*, et *Paotr Jilo* (*op. cit.* p. 58).

(11) *L'Abbé Leclerc* est l'auteur d'une excellente *Grammaire Bretonne du Dialecte de Tréguier* (1908) et de deux intéressants récits de voyages : *Ma beaj Jerusalem* (1903) et *Ma beaj Londrez*. Il mourut, aveugle, à l'ancien Carmel de Saint-Brieuc, vers 1940.

(12) Notamment les célèbres romans de chevalerie, les *Mabinogion*, traduits en anglais par *Charlotte Guest* (1812-1895) plus récemment par *Gwyn Jones* et *Thomas Jones*, et en français par *Joseph Loth* (1847-1934) professeur au Collège de France ; sans compter les nombreux poèmes des bardes du Moyen âge dont le regretté *M. Levot-Bécot* nous a donné ici des spécimens fort intéressants.

derne datant de la traduction de la Bible par Morgan au début du xvii^e siècle, ouvrage grâce auquel les paysans et les mineurs gallois purent à l'école du dimanche tenue par les pasteurs, se familiariser avec la langue littéraire, surtout à partir de la diffusion du méthodisme.

C'est en 1898 et 1899 que F. Vallée participa aux travaux de notre *Société d'Emulation* dont les Bulletins desdites années contiennent respectivement : le *Recueil de Proverbes bretons* par l'abbé Hingant, publié par Vallée, et un autre choix de *Proverbes Bretons* recueillis par Vallée lui-même.

Naturellement François Vallée participait à toutes les activités culturelles bretonnes. Déjà membre de la vieille Association Bretonne, il fut un des premiers membres de l'*Union Régionaliste Bretonne* (*Unvaniez broadel Breiz*) fondée en 1898 par le marquis Régis de l'Estourbeillon, plus tard député du Morbihan, dont les assises se tinrent pour la première fois à Morlaix le 13 août 1898. A côté du fondateur se groupaient Vallée, Jaffrenou, Guillaume Corfec, directeur de l'*Indépendance bretonne*, Anatole Le Braz, Charles Le Goffic, Charles Gwennou, Kerviller, André Degoul et sa femme Madeleine Desroseaux, Grivard, avocat, Maura, Pitet, Le Fustec, Francis Even, Henri Thébault de la Guichardière et l'Irlandais Fournier d'Albe, sans oublier *Théodore Botrel* qui y chanta quelques-unes de ses Chansons de chez nous.

François Vallée y fit décider la création d'une Section de langue et de littérature bretonnes qui devint l'*Académie Bretonne*, dont, à vrai dire, le professeur Ernault, président, et Vallée, secrétaire, furent à peu près les seuls membres agissants.

Le lendemain de la première réunion de l'Union Régionaliste Bretonne avait lieu à Ploujean, grâce à l'heureuse initiative de M. Cloarec, maire de Morlaix, la représentation du vieux mystère *Buhez Sant Gwenole*, intéressante tentative de faire revivre l'ancien théâtre breton. Le grand tragédien Mounet-Sully y assistait.

L'année suivante devait voir un événement qui fit date dans l'existence si unie, et si simple de notre écrivain. Pour la première fois, depuis l'*Eisteddfod d'Abergavenny*, auquel assista *La Villemarqué*, et pour lequel *Lamartine* avait composé son magnifique « toast porté dans un banquet national des Gallois et des Bretons (13), une délégation de Bretons d'Armorique se rendit aux fêtes folkloriques et bardiques du pays de Galles, à Cardiff. Une dizaine de délégués qui résidaient à Paris, entre au-

(13) *Recueils XIV* : Quand ils se rencontraient sur la lande ou la grève...

tres Charles Le Goffic, le marquis de l'Estourbeillon et le compositeur Bourgault-Ducoudray, se rendirent à Cardiff, via Le Havre. Mais ceux qui vivaient en Bretagne : Anatole Le Braz, François Vallée, Radiguet, Corfec, directeur de l'*Indépendance bretonne*, Hamonic, photographe briochin, Le Gonidec de Tressan, Yves Riou, maire de Guingamp, Cloarec, maire de Morlaix, Auguste Cavalier, rédacteur de la *Résistance*, journal morlaisien de droite, sans compter le benjamin de la délégation, François Jaffrenou, s'embarquèrent le 15 juillet 1899 à Saint-Malo sur l'*Hilda* — qui devait si tragiquement faire naufrage sept ans plus tard, en 1905 en rade de Saint-Malo — et arrivaient à Southampton d'où, après un morne dimanche de l'époque victorienne passé dans cette cité sans grand intérêt touristique, un train les conduisit à Cardiff.

Nos Bretons assistèrent aux fêtes du Congrès, du 17 au 22 juillet, notamment à l'*Eisteddfod* (concours de poésie et de musique), et aux cérémonies du *Gorsedd des Bardes* au cours desquelles Vallée reçut l'investiture bardique sous le nom d'*Abhervé* (fils d'Hervé), en même temps que Jaffrenou. Quarante ans plus tard, j'entendais encore le bon maître me parler de ce voyage qui avait fait date dans sa vie, et notamment de l'enthousiasme que produisait chez le compositeur Bourgault-Ducoudray, auteur des *Trente Mélodies Populaires de Basse-Bretagne* (1885) l'audition de certaines mélodies celtiques, entre autres celle de *Roy's wife of Aldivalloc'h* (14).

Puis quelques-uns des délégués, Le Braz, Le Goffic et Mme Le Goffic, Le Fustec, Radiguet, de l'Estourbeillon, Bourgault-Ducoudray, Vallée et Jaffrenou reçurent une invitation à se rendre à *Llanover Hall*, au château de *Lady Herbert*, fille de Charlotte Guest, lady Llanover, traductrice des *Mabinogion*, et correspondante d'Hersart de la Villemarqué. Lady Herbert, comme sa mère et comme beaucoup de membres de l'aristocratie galloise, était passionnée pour la langue de son pays, et soutenait de sa personne et de son argent toutes les manifestations propres à en assurer la conservation et l'extension. Elle avait même, à l'instar des anciens seigneurs gallois, son harpiste, ou plutôt sa harpiste, la jeune *Maggie Jones*, qui éveilla un tendre intérêt chez le jeune Jaffrenou que Lady Herbert avait invité en même temps que

(14) Bourgault Ducoudray publia plus tard *Quatorze Mélodies Celtiques* (Ecosse, Galles, Irlande). — Voir sur cet article notre étude dans le *Bulletin de la Société d'Emulation* de 1942, tome LXXIII.

Vallée à prolonger de quelques jours son séjour à Llanover Hall après le départ des autres invités.

Vallée, de son côté, en dehors des moments passés en compagnie de la châtelaine ou dans la bibliothèque du manoir à la recherche de vieux livres ou d'antiques manuscrits, passait une partie de son temps avec les demoiselles Alice Mallt William et Betsy Abadam, mais en dépit des plaisanteries de son jeune ami, c'était uniquement en vue de se perfectionner dans la pratique du gallois que le bon savant, qui n'avait ni le physique ni le moral d'un Don Juan, accompagnait ces demoiselles et les pilotait même dans une petite barque.

Les meilleurs choses ont une fin. Vallée, après une huitaine de jours passés à Llanover Hall, rentrait en Bretagne, et assistait à Ploujean à la représentation de Sainte Tryphine et le roi Arthur (15).

L'année suivante (1900) il fut l'un des premiers membres du *Gorsedd des Bardes bretons*, filiale de celui du Pays de Galles, fondé lors du Congrès de Guingamp. Le premier Grand Druide fut *Yann le Fustec*, auquel devait succéder plus tard Jaffrenou Taldir.

Ce fut la même année que notre celtisant devait rendre un signalé service à la musique en retrouvant un grand nombre des airs des gwerziou publiés sans la musique par *Luzel* en 1868 et 1874. Muni d'un phonographe enregistreur et de rouleaux (on ne parlait pas encore de disques) prêtés par mon ancien maître, *M. Bourdon*, professeur de philosophie à l'Université de Rennes et fondateur d'un laboratoire de Psychologie et de Phonétique expérimentales, Vallée s'en fut à Pluzunet où vivait encore l'une des chanteuses de Luzel, *Marguerite Philippe*, et put recueillir de sa bouche, les 26 et 29 juillet 1900, tous les airs — sauf deux ou trois — qu'elle avait chantés trente ans avant au grand folkloriste Luzel. La brave femme, infirme d'un bras, exerçait la profession de pèlerine par procuration pour remplacer ceux que leur santé ou d'autres motifs sérieux empêchaient d'accomplir les pèlerinages promis (16). Elle avait encore la voix juste et forte sinon agréable, et une mémoire prodigieuse. Parfois, m'a

(15) Sur les fêtes de Cardiff et Llanover Hall on pourra se reporter pour plus de détails aux chapitres 30 à 32 de l'ouvrage précité de *Taldir* (en breton), à l'ouvrage d'*Anatole Le Braz, La Terre du Passé* (p. 315 et suivantes), à celui de *Charles Le Goffic, Ames Bretonnes* et surtout aux souvenirs de *Vallée* lui-même (*Envorennoù diwar va beajou e Breiz Veur hag Iwerzon* parus dans la revue *Gwalarn*, malheureusement assez difficile à se procurer actuellement).

(16) Cf. sur une autre pèlerine par procuration, *Nana Tro Dro* ; l'ouvrage d'*Anatole Le Braz : La Terre du Passé*, p. 3.

dit le bon savant, elle terminait son chant par une ritournelle sans paroles.

Les travaux de Vallée furent utilisés par le compositeur *Maurice Duhamel* qui publia l'important recueil *Musiques Bretonnes*, un des classiques de notre folklore musical. F. Vallée recueillit par ailleurs d'autres airs dont certains parurent avec ceux des *gwerziou* de Luzel ; d'autres furent publiés dans les numéros de *Kroaz ar Vretoned* dont la collection complète est malheureusement introuvable. Les rouleaux de phonographes furent en grande partie déposés à la Faculté des Lettres de Rennes. Quelques-uns étaient demeurés rue Saint-Benoît ; je ne sais ce qu'ils sont devenus lorsque l'éminent philologue a quitté Saint-Brieuc, en 1938.

Pendant l'été de 1901, Vallée retourna au Pays de Galles. Il assista à l'*Eisteddfod* de *Merthyr Tydfil* et fit un nouveau séjour à Llanover Hall chez Lady Herbert. Puis il passa en Irlande via Holyhead Kingstown, et prit part au *Congrès interceltique de Dublin*. Son voyage s'acheva par un court séjour au château de Doneraile, chez *Lord Castletown*, patriote irlandais, ce qui lui donna l'occasion de visiter Killarney et ses lacs qui n'étaient qu'à quelques lieues de Doneraile (17).

Mais c'est en 1902 que devait paraître le premier grand ouvrage de Vallée : ses *Leçons élémentaires de Grammaire bretonne*, composées sur les conseils de la *Comtesse de Saint-Pierre* d'après les méthodes du Maître Populaire d'Anglais et autres ouvrages de cette collection. Ce travail remanié et complété par la suite devint « *La Langue bretonne en quarante leçons* » (1909) et devait connaître une fortune singulière puisque avant la seconde guerre mondiale il comptait déjà huit éditions. Pour la première fois ceux qui désiraient apprendre la langue bretonne avaient à leur disposition un manuel simple, clair, précis contenant tous les mots usuels et les phrases courantes, ainsi que de nombreux exercices pratiques gradués. En même temps, la langue jusque-là morcelée en quatre dialectes, dont Le Gonidec avait choisi l'un d'eux, le léonard, comme base, acquérait, grâce à un gigantesque effort de synthèse, une admirable unité, le parler vannetais, trop aberrant par rapport aux autres dialectes, restant seul à l'écart.

Grâce à l'indomptable énergie et à l'incroyable tenacité que cachait des dehors timides et conciliants, Vallée réussit à obtenir que cette unification de la langue soit effectivement réalisée

(17) Cf. Taldir, *op. cit.*, p. 170 à 188.

dans les œuvres des écrivains bretons. Il fut avec son ami Ernault, l'âme de cet « *Emgleo* » ou *Accord des écrivains des trois dialectes K. L. T.* (Cornouailles, Léon, Trégor) signé en 1908 (18).

Parallèlement à ses travaux de grammaire bretonne, il publiait un petit manuel très élémentaire de gallois à l'usage des bretonnants : *Geriou keumraek ha brezonek dastumet ha lakaet kenver ha kenver* (Mots bretons et gallois rassemblés et mis en parallèle 1903, réédité en 1916).

Il continuait également à prendre part à toutes les activités bretonnes, participait naturellement au *Gorsedd de Saint-Brieuc de 1906* — l'un de mes souvenirs d'enfance — et participait à la fondation de la *Fédération régionaliste de Bretagne* présidée par *Jos Parker*, l'auteur de la chanson des *Chemins bretons*. Il s'occupait principalement des questions linguistiques au sein de cette association, secondé par le barde *Calloc'h* futur auteur d'*Ar en Deultn*, mort au champ d'honneur en 1917, et par *Loeiz Herrieu, Gourvil, Even*.

Tout cela ne l'empêchait pas de s'occuper de la publication hebdomadaire de *Kroaz ar Vretoned* et de préparer le véritable « travail de Bénédictin » que devait représenter son *Grand Dictionnaire français-breton*.

On imaginera sans peine qu'une pareille tâche n'était pas sans rencontrer de nombreux obstacles. Passons sur les obstacles matériels qui n'étaient pas graves : à cette époque de stabilité monétaire, il suffisait d'une modeste fortune, non seulement pour vivre sans exercer de profession lucrative, mais encore pour faire imprimer des livres, voire pour faire paraître un journal. Mais les difficultés étaient d'un autre ordre : d'une part les rivalités, les sautes d'humeur des écrivains bretons ; à cet égard l'union qui fait la force n'a jamais été la vertu dominante des Celtes, et Jules César en profitait déjà il y a deux mille ans ; on ne saura jamais ce qu'il a fallu de patience et de diplomatie à François Vallée pour rester en bons termes avec tous ceux qui s'intéressaient à la renaissance des lettres bretonnes. Il y avait aussi l'hostilité des pouvoirs publics ; on était au temps de la fameuse Circulaire d'*Emile Combes* interdisant aux prêtres de prêcher en breton. Mais Vallée n'avait pas besoin de subventions ni d'appuis officiels ; et la liberté absolue de la presse à cette époque lui permettait de braver les foudres peu dangereuses des autorités civiles.

Plus délicate était sa situation en face des autorités ecclé-

(18) Cet accord portait sur l'orthographe qui était celle de *Le Gonidec* légèrement modifiée.

siastiques. Catholique sincère et pratiquant, Vallée n'avait d'ailleurs rien d'un fanatique et correspondait amicalement avec des pasteurs protestants bas-bretons ou gallois, comme il fut plus tard l'ami de personnalités bretonnes d'extrême gauche, malgré ses opinions plutôt conservatrices. Mais son journal, *Kroaz ar Vretoned*, de par son titre même était un journal d'action catholique qui devait avoir l'agrément et l'appui des autorités ecclésiastiques. Or si cet appui lui était assuré du côté du Vicaire Général *Dubois de la Villerabel*, futur archevêque de Rouen, convaincu de la nécessité de préserver la vieille langue de nos pères, il n'en était pas tout à fait de même en ce qui concernait l'évêque, *Mgr Morelle*, prélat de grande valeur, mais qui ne péchait pas par un excès de sympathie pour la langue bretonne, évidemment ignorée dans sa Picardie natale. Le pauvre Vallée eut souvent maille à partir avec lui. Ne me racontait-il pas que *Mgr Morelle* lui fit des difficultés parce qu'il publiait sans approbation préalable, quelques vieux cantiques par lui recueillis, lesquels étaient au fond bien plutôt des chansons populaires que des textes destinés à être employés pour les chants d'Eglise ! Heureusement l'excellent M. Dubois de la Villerabel était là pour arranger les choses.

En 1912, Vallée reçut un témoignage de respect et d'affection de la part de tous ceux dont il était l'ami dévoué et le guide éclairé dans leurs activités littéraires bretonnes. Un banquet fut organisé en son honneur, le 14 février, à l'Hôtel de France, et on lui offrit, suivant la tradition celtique, un grand fauteuil en bois sculpté analogue à celui que j'ai vu à *Derrynane* dans la maison d'*O'Connel*.

C'est vers cette époque qu'il commença à publier ses *Noten-nou diwar-benn ar Gelted koz* (Notes sur les Anciens Celtes) en collaboration avec *René Le Roux*, voulant, après avoir établi une grammaire, donner des textes qui pourraient servir de modèles à ceux qui voudraient écrire en breton sur des sujets d'ordre scientifique. Jusque-là, en effet, les celtisants s'étaient servis du breton pour écrire des ouvrages de piété, des poésies, des contes, des récits familiers, des pièces de théâtre populaire, de rares ouvrages sur l'agriculture. Sans négliger l'aspect littéraire de la langue, (il écrivit lui-même quelques délicates poésies bretonnes parfois traduites du gallois) Vallée eut l'ambition de faire du breton une langue pouvant servir à exprimer toutes les nuances de la pensée scientifique. Et dans cette tâche surhumaine, il fut puissamment aidé par son ami *Ernault* et aussi par *René Le Roux* (connu sous son pseudonyme de *Meven Mordiern*). Bien

curieuse figure que celle de cet homme qui, né en 1878 d'un père vendômois et d'une mère d'origine catalane, et ayant vécu ses années d'enfance, de 1883 à 1891, dans la propriété de ses parents près de Vendôme, se prit d'une telle passion pour le breton, à la suite de lectures sur l'histoire des Gaules, qu'il apprit d'abord seul cette langue, puis, profitant de ce que ses parents s'étaient installés à Paris, suivit, après avoir terminé ses études secondaires au lycée Condorcet, les cours de *Gaidoz* et de *d'Arbois de Jubainville* et renonça à toute activité lucrative pour se consacrer exclusivement à la langue bretonne.

Très versé, d'autre part dans la préhistoire, l'histoire et l'archéologie, élève de *Salomon Reinach* à l'École du Louvre, ayant séjourné deux ans en Angleterre et pouvant aisément lire les publications scientifiques en cette langue, Meven Mordiern donna à Vallée la riche documentation qui lui permit de retracer dans un breton impeccable l'histoire de l'Antiquité celtique. Après la guerre de 1914, il vint en octobre 1920 habiter Saint-Halory, près de Pordic, dans une maison isolée, pour être à même de venir plusieurs fois par semaine travailler avec son ami Vallée. Chose étrange, ce breton d'adoption qui enrichit la vieille langue d'un nombre considérable de néologismes et l'écrivait si bien ne se donna jamais la peine d'apprendre à la parler ! (19)

Nous venons de parler de la guerre de 1914. Elle n'interrompit en rien les travaux de Vallée, âgé de 54 ans, et comme tel à l'abri de toute mobilisation, vivant au surplus dans notre bonne ville alors hors de portée des raids d'avions et des opérations militaires. La grande tourmente fut seulement pour lui l'occasion de manifester sa bonté et son dévouement en écrivant à des prisonniers bretons internés en Allemagne, qu'il réconfortait de ses lettres et certainement de ses colis — bien qu'il ne s'en soit pas vanté, car son humilité égalait sa charité inépuisable (20). Son dévouement aux prisonniers auxquels il réussissait à communiquer en breton des nouvelles de la situation militaire, à la barbe

(19) René Le Roux a publié sous son seul nom dans la revue *Gwalarn* une remarquable *Istor ar Bed* (Histoire du Monde) et des *Prederiadennou diwar-benn ar Brezoneg hag ar yezou all* (Méditations sur le breton et les autres langues).

(20) *Le Roux* fut moins heureux : Mobilisé dans le service auxiliaire, il fut versé dans une manutention militaire des environs de Paris où il passait ses journées à porter des sacs de farine. On lui offrit, en raison de sa qualité d'« intellectuel » un emploi de secrétaire, mais il refusa car, me dit-il un jour, le travail de bureau ne lui aurait pas laissé la tête libre pour se livrer le soir à ses chères études, tandis que le déchargement des sacs de farine lui laissait le cerveau frais et dispos pour son travail intellectuel du soir.

de la censure allemande, lui valut une lettre de félicitations du maréchal Foch (21).

En revanche, l'après-guerre lui fut cruelle. Dès 1920, la première vague de hausse des prix le contraignait à cesser la publication de *Kroaz ar Vretoned* qu'il rédigeait depuis près d'un quart de siècle. Deux ans après il avait l'immense douleur de perdre sa chère vieille maman qui veillait sur sa vie matérielle depuis 62 ans.

Il employa les loisirs forcés que lui laissait la disparition de son journal à écrire en collaboration avec Meven Mordiern une sorte de roman retraçant la vie d'un mercenaire celte de l'Antiquité *Sketla Segobrani* (1923-1925), mais surtout à terminer son œuvre essentielle, fruit du labeur de toute une vie : le *Grand Dictionnaire français-breton* qui parut en 1931.

Par sa grammaire, Vallée avait en quelque sorte fixé la langue littéraire et ramené à l'unité les trois dialectes de Tréguier, Léon et Cornouailles. *Restait à créer le vocabulaire*, je dis bien : à le créer, car, relégué au rang de langue des campagnes illettrées, le breton s'était apauvri, avait perdu beaucoup de ses mots abstraits, et surtout ne disposait d'aucun mot relatif aux nouvelles découvertes scientifiques.

Les auteurs du xvii^e et du xviii^e siècles s'en tiraient en truffant de mots français leurs textes bretons (22). Au xix^e, La Villemarqué et ses disciples avaient lancé quelques néologismes, pas toujours très heureux. Plus récemment l'Abbé Leclerc, dans sa *Grammaire bretonne du dialecte de Tréguier* avait proposé un remède souvent utile : *l'emploi de tournures concrètes pour rendre les termes abstraits* (23).

Vallée use, à l'occasion, dans ses écrits, de ce procédé. Mais ce qu'il veut avant tout, c'est doter la langue bretonne d'un vocabulaire complet et le débarrasser des mots français qui l'envahissent un peu plus chaque jour et le défigurent, le transformant en une sorte de charabia, de sabir occidental. Sans doute, il existe dans le breton une foule de mots d'origine française ou latine entrés depuis des siècles dans la langue, et qu'un long

(21) Cf. Robert Boca. Trois générations. Deux guerres, les Vallées, leurs enfants, leurs alliés.

(22) C'est ce qui permettait à notre ancien et regretté président, le Chanoine Pommeret d'expliquer plaisamment le cas du P. Maunoir qui apprit le breton en 48 heures, en disant que les livres bretons d'alors ne contenaient guère que des mots français.

(23) Ex. : J'entends la musique : *Me a glev ar zonerien* (les musiciens). Cela montre sa sagesse : *An dra-ze a ziskouez ec'h é eun den fur*. (Cela montre qu'il est un homme sage).

processus a peu à peu bretonnés en en modifiant la phonétique, la morphologie ou le sens, au point que seuls les philologues y prennent garde à leur origine (par exemple la messe se dit « An oferenn », mot dérivé de : offrir (le sacrifice). Ces mots ont acquis droit de cité dans la vieille langue celtique. Vallée n'y touche pas. Mais ce qu'il pourchasse impitoyablement, c'est la masse des mots français importés récemment et à peine affublés d'une terminaison bretonne.

Pour les remplacer, que fait notre philologue ? D'abord, il recherche avec soin si tel mot ancien, disparu de l'usage commun, ne se rencontre pas çà et là dans quelques villages où la tradition l'a conservé. De là ses explorations dans les campagnes, ses fiches qui lui permettent de répandre à nouveau ces termes en voie de disparition.

Puis il fouille les vieux lexiques du XVIII^e siècle, ceux de *Grégoire de Rostrenen*, de *Dom Le Pelletier*, et y trouve une foule de termes qu'il remet en honneur (par exemple tous les termes désignant les directions du vent, les mots indiquant les degrés de parenté, etc.). Il pratique très peu, quoi qu'on en ait dit, les emprunts au gallois, et seulement lorsque ces emprunts ont déjà été faits par ses devanciers.

C'est seulement quand aucune recherche ne lui permet de trouver dans la langue le mot adéquat, qu'il « fabrique » le mot en se servant des procédés de dérivation au moyen de préfixes ou de suffixes ou en créant des mots composés. Certaines langues comme l'allemand ou l'esperanto usent communément de ces procédés.

On a vivement critiqué cette méthode de Vallée, l'accusant de créer un « *brezoneg chimik* », incompréhensible à la masse des lecteurs paysans. On pourrait répondre que la langue française contient elle-même une infinité de mots qu'ignoraient autrefois ceux qui ne fréquentaient pas l'école, et qu'au surplus, nul, même parmi les gens cultivés ne peut se vanter de connaître la totalité des mots du *Petit Larousse*. On peut également remarquer que, mieux que le français, le breton se prête à la formation de mots dérivés ou composés dont beaucoup sont de formation populaire (comme le terme « *Karr dre dan* » « voiture par le feu », c'est-à-dire : automobile).

Ce que l'on peut, à mon sens, retenir de ces critiques, c'est que Vallée aurait pu, ainsi que le fait l'esperanto, admettre tous les termes scientifiques d'origine gréco-latine qui sont passés presque identiques dans toutes les langues et ne sont au fond ni français, ni allemands, ni anglais, mais constituent un véri-

table vocabulaire international (ex. : téléphone, télégraphe, radiographie, etc.).

Quoi qu'il en soit Vallée ne prit jamais part à aucune polémique au sujet de ses méthodes. Il détestait les vaines chicanes et voulait demeurer l'ami, le conseiller et le guide de tous ceux qui travaillaient d'une façon quelconque à faire connaître et aimer sa chère Bretagne. Et c'est ainsi que vers les années 1930 et suivantes, ayant atteint ses 70 ans, il jouissait d'un prestige incontesté dans le monde des bretonnants.

C'est à la fin de 1935 ou au début de 1936 que j'eus le plaisir de faire sa connaissance par l'intermédiaire du professeur Ernault avec lequel j'étais entré en rapports, ayant rencontré ce dernier à la Bibliothèque Municipale et lui ayant été présenté par M. Feurgard le bibliothécaire. Je fus très vite un des habitués des réunions hebdomadaires de M. Vallée, au cours desquelles, tout en prenant une tasse de thé et quelques petits gateaux, on évoquait les sujets les plus divers : langue, littérature, histoire, voyages, beaux-arts, mais envisagés le plus souvent dans leurs rapports avec la Bretagne.

Agé alors de 75 ans, il était petit, mince, un peu voûté ; sa tête, qu'atteignait la calvitie, était entourée d'une grande barbe blanche, et derrière les lunettes brillaient deux yeux noirs, vifs, intelligents et bons. Sa voix était encore forte, bien qu'un peu cassée. Une légère surdité commençait à se manifester, et il usait d'un antique cornet acoustique. Il était toujours vêtu d'un complet gris.

Il recevait dans sa salle à manger du rez-de-chaussée aux boiseries et aux tapisseries foncées, donnant sur un petit jardin qu'une grille séparait des Promenades. Quelquefois aussi, j'étais reçu dans sa chambre, vaste pièce sommairement meublée d'un lit de bois, de quelques chaises, du fauteuil celtique offert en 1912 par ses amis, et d'une petite table sur laquelle reposaient une vieille machine à écrire et un fichier. Il y avait également des rayons supportant des livres, une petite partie seulement de sa bibliothèque qui occupait les deux autres pièces du rez-de-chaussée dont elle tapissait les murs. Ces pièces donnaient sur un grand jardin au fond duquel se dressait une petite butte lui servant de cible pour ses exercices de tir à l'arc, auxquels il restait fidèle jusqu'à un âge avancé.

Depuis le décès de sa mère, il vivait seul avec une vieille servante qui le débarrassait des soucis ménagers mais laissait parfois la poussière s'accumuler, le bon maître se désintéressant de ces détails.

Si je n'ai guère rencontré chez M. Vallée son ami Ernault — c'est chez ce dernier que se rencontraient les deux savants — j'ai eu par contre le plaisir d'y voir chaque semaine *Meven Mordiern*, qui, avec ses vêtements de velours, et son teint haut en couleur, avait le type d'un gentleman farmer ; le professeur *Elies (Abeozen)* qui écrivait dans la revue *Gwalarn* ; souvent aussi le regretté M. *Levot-Bécot*, alors secrétaire de la section briochine du Syndicat agricole de Landerneau, dont nous n'avons pas oublié les savantes communications faites à la Société d'Emulation sur les littératures galloise et irlandaise. J'y ai rencontré une fois le professeur *Nemo (Roparz Hemon)* qui habitait Brest ; une fois également l'abbé *Perrot*, fondateur du *Bleun-Brug*, dont je revois encore la silhouette courte et trapue, prêtre admirable de bonté et de charité qui devait finir tragiquement.

C'est alors que j'appris un peu de gallois avec le bon maître qui me faisait traduire les œuvres du barde *Ishwyn* (du XVII^e siècle), le Bunyan gallois. Il voulut bien corriger le texte de la petite histoire de la musique bretonne (*Istor Berr ar Sonerez breizek*) que je destinais à la Revue *Gwalarn* (24). J'étais au courant de ses travaux et notamment de la préparation du *Supplément à son grand Dictionnaire*. J'eus le plaisir de l'entendre remettre en marche quelques rouleaux de son vieux phonographe pour me faire entendre des airs gallois.

Une de ses préoccupations, j'allais dire son cauchemar, était le projet de certains celtisants qui désiraient opérer la fusion des trois dialectes déjà unifiés avec le vannetais au moyen d'une *réforme orthographique* qu'il jugeait absurde et susceptible de gâcher toute son œuvre.

Au cours de l'année 1938, M. Vallée fut mêlé à un événement burlesque, lors du voyage du Président de la République, *Albert Lebrun*, à Saint-Brieuc. Bien qu'il se fût toujours tenu dans ses écrits sur le plan strictement culturel et se soit abstenu de toute incursion dans la politique, ses rapports avec certains militants bretons des groupements autonomistes le rendirent suspect à la police qui, redoutant quelque attentat, fit consigner dans sa mai-

(24) Je me souviens d'une amicale discussion que j'eus avec lui au sujet de la traduction des mots « *dièse* » et « *bémol* » que j'avais traduits respectivement par « *dies* » et « *beblod* ». Il voulait employer les termes « *uhelaer* » (qui hausse) et « *izelaer* » (qui abaisse). Je lui fis observer que les mots employés par moi se trouvaient dans la Préface des airs des *Cantiques de l'Abbé Henry* (1842) collaborateur de La Villemarqué ; et le bon vieillard voulut bien se rendre à cette raison.

son, avec un agent à sa porte, le dangereux conspirateur de 78 ans.

Pendant l'été de la même année, François Vallée, assez fatigué et sentant les effets de l'âge, quitta sa maison de la rue Saint-Benoit pour aller faire un séjour de repos dans la Maison des Religieuses de *Saint-Laurent*, près de Rennes ; une de ses nièces était d'ailleurs l'une des Sœurs. Ce séjour devait devenir définitif ; et M. Vallée ne revint jamais à Saint-Brieuc au cours des onze années qui lui restaient à vivre. En septembre 1938, il me fit don de sa bibliothèque, me priant de remettre à celle de la Ville de Saint-Brieuc ceux des livres que je n'aurais pas la place de garder chez moi (25). Ses manuscrits avaient été préalablement envoyés à la Bibliothèque Universitaire de Rennes.

Pendant les débuts de son séjour à Saint-Laurent, le vieillard put continuer ses travaux, notamment le *Supplément au Grand Dictionnaire* (qui parut seulement en 1948, et encore grâce au dévouement de ses frères *Armand* et *Olivier*, et d'amis fidèles tels que *Dom Godu* et la *Comtesse de Saint-Pierre*).

Chaque semaine il se rendait à Rennes à pied, accompagné par son ami *Levot Bécot*, faisant ses trois kilomètres dans chaque sens, pour assister aux cours de Celtique du Professeur *Pierre Leroux* à la Faculté des Lettres. Bécot et lui étaient alors, je crois, la deuxième guerre mondiale étant survenue, les seuls auditeurs de ce cours.

Quand j'allai le voir en 1939, dans sa petite chambre d'allure monacale, où il avait trouvé moyen d'entasser quelques livres, il était encore en assez bonne santé malgré sa surdité croissante et le mauvais état de sa vue ; mais quand je le revis en 1941 ou 1942, sa santé s'était gravement altérée. Il avait dû subir le premier temps d'une grave opération que son âge et sa faible constitution ne permit pas d'achever. Devenu de la sorte infirme, il ne put dès lors sortir que dans le jardin de la Maison de Retraite de Saint-Laurent.

La seconde guerre mondiale devait d'ailleurs l'éprouver cruellement. Un de ses neveux, l'héroïque *Abbé Vallée*, fils de son frère *Armand*, fut déporté dans un camp de concentration en Allemagne et devait y mourir. Son ami, *l'abbé Perrot* était assassiné. Sur le terrain de ses chères études, il voyait un grand nombre d'écrivains bretons adopter, sous l'œil bienveillant des occupants, la réforme orthographique qu'il abhorrait. La santé de son

(25) Malheureusement le fonds Vallée n'a pas encore été entièrement classé et dort encore en partie dans la réserve de la Bibliothèque Municipale.

vieil ami *René Le Roux* le préoccupait également : celui-ci, isolé et malade, réduit à la gêne par la hausse vertigineuse du prix de la vie et qu'il aidait généreusement, dut être hospitalisé une première fois à Saint-Brieuc.

La Libération de Rennes donna lieu à d'assez vifs combats à Saint-Laurent, et pendant deux ou trois jours, le vieillard dut rester seul dans une pièce du rez-de-chaussée, exposé aux pires dangers, son infirmité empêchant de le descendre dans les tranchées aménagées à la hâte. La légende dit que pendant ce temps il continuait à lire des livres bretons, indifférent au bruit de la canonnade qui ne lui parvenait d'ailleurs que très assourdi.

Après la Libération, il vit plusieurs de ses amis arrêtés, ou obligés de s'exiler. J'ai encore une de ses dernières lettres, écrite de sa grosse écriture de demi aveugle, me suppliant d'intervenir en faveur de l'un d'eux, qui, précisément, avait été l'un des principaux fauteurs de l'hérésie orthographique, et s'était à cette occasion exprimé en termes méprisants sur le compte du vieux grammairien. C'était sa façon toute chrétienne de se venger.

Grâce au dévouement de son ami Bécot, qui lui servait de secrétaire bénévole, il put achever sa tâche. Au *Supplément au Grand Dictionnaire* s'ajoutaient des brochures complétant ses travaux : *Grammaire française et Grammaire bretonne (comparées)* (juillet 1948), et *Notes de Grammaire bretonne* (août 1948). Mentionnons également un petit Manuel de tir à l'arc et d'escrime au bâton (1947), sans oublier sa belle poésie « *D'am breudeur klanvourien* » (A mes frères les malades).

Je le revis pour la dernière fois à Rennes, à la Noël de cette année 1948. Il était dans son lit, vêtu d'un pull-over gris clair, presque aveugle et sourd, ayant cependant auprès de lui un poste de T.S.F. et s'intéressant encore à toutes les études bretonnes. A propos de la question du *Barzaz Breiz*, il me parlait d'un chant recueilli, je crois, par Mme de Saint-Prix dans la première moitié du XIX^e siècle, dans lequel se trouvait un terme qui déroutait les collecteurs. Or, il s'agissait d'un terme d'arme de guerre remontant à l'époque des croisades ; ce qui démontrait l'antiquité de certains chants populaires.

L'été précédent, il avait reçu une délégation du *Gorsedd* reconstitué, conduite par son vieil ami *Taldir*, et ce fut un spectacle touchant de voir les deux vieillards s'embrasser en pleurant (26).

(26) Voir le récit de cette émouvante visite dans l'excellente brochure de *Mr Le Barzig* : *François Vallée, Sa Vie, Son Œuvre*, dont on ne saurait trop recommander la lecture. Elle contient une bonne bibliographie des

Son collaborateur, *René Le Roux* qu'il avait fallu hospitaliser à nouveau, décédait à l'hospice de Quintin en janvier 1949. Lui-même devait le suivre de près ; car, le 3 juin 1949, alors qu'il approchait de ses 90 ans, il s'éteignit subitement dans le fauteuil dans lequel on venait de l'installer pour faire son lit, après son petit déjeuner. Coïncidence qui dut être une consolation pour sa famille si croyante, il avait reçu ce matin-là, comme chaque semaine, le saint-viatique.

Ses obsèques eurent lieu à Saint-Brieuc, et il repose au cimetière Saint-Michel auprès de son neveu l'abbé Vallée, et une épitaphe rédigée par son frère M. Armand Vallée, rappelle qu'il fut le plus grand savant breton du siècle (27).

œuvres de François Vallée, de celles antérieures aux deux derniers ouvrages de 1948. C'est pourquoi j'ai estimé inutile de donner ici une bibliographie, le travail ayant déjà été fait, et très bien fait.

(27) C'est également au Cimetière St-Michel que repose Meven Mordiern dans la tombe du frère de *Mgr David*, qui fut aussi un celtisant.

H. CORBES.